

Bibliothèque numérique

medic@

**Réveillé - Parise. Galerie médicale, n°
XIX, Pariset (Etienne)**

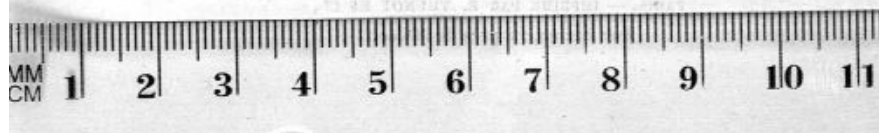
*[Paris, Impr. Thunot, 1850.
Cote : 90945*

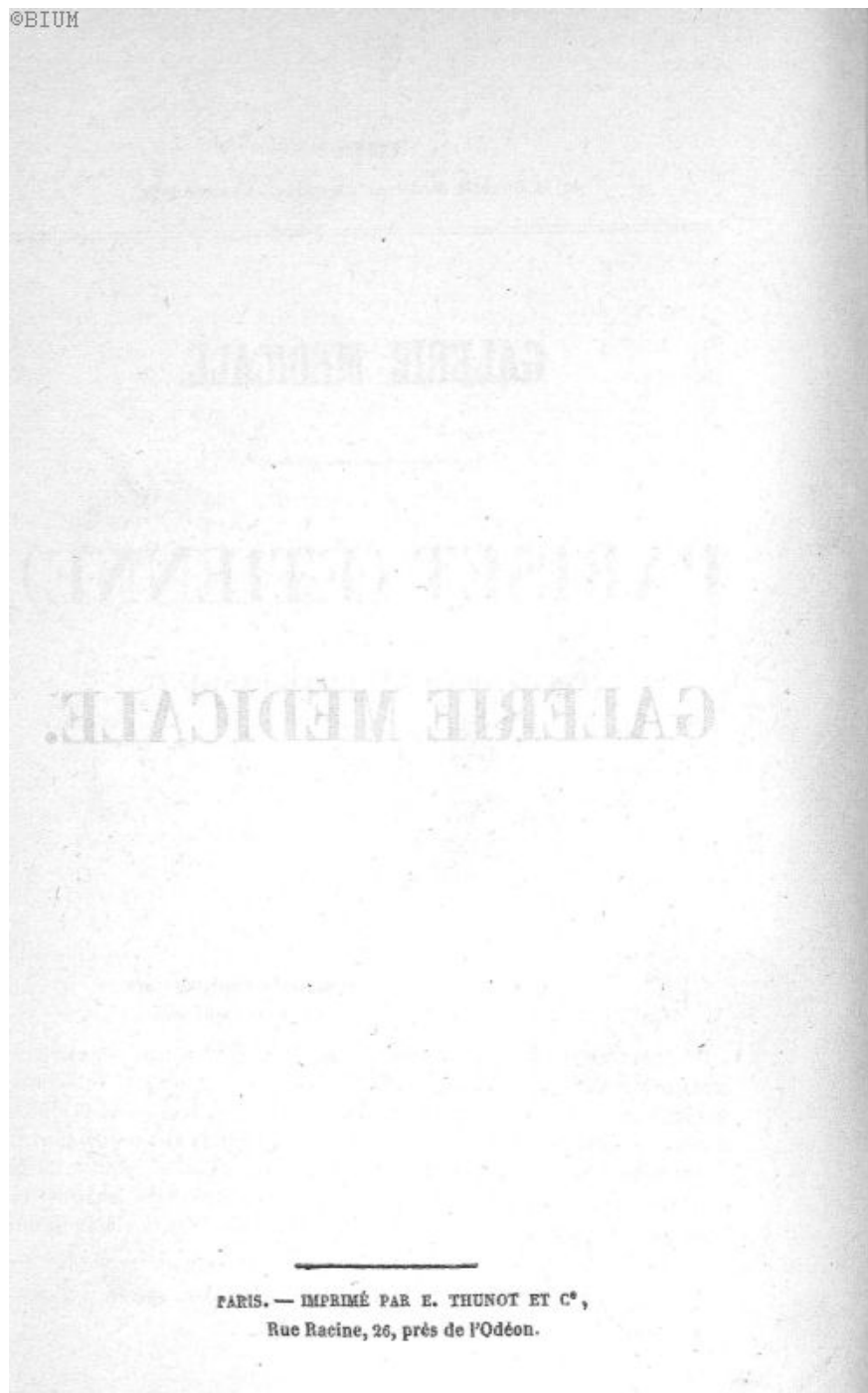


(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x14x07>

7

GALERIE MÉDICALE.





GALERIE MÉDICALE.

PARISET (ÉTIENNE),

PAR LE DOCTEUR RÉVEILLÉ-PARISE (1).

N° XIX.

..... *Extinctus amabitur idem.*

(HORAT., lib. II, epist. I.)

Il est deux caractères communs à presque tous les hommes illustres qui commencent leur carrière, quel qu'en soit d'ailleurs le but, c'est la pauvreté et l'obscurité. Pariset les eut tous les deux et à un tel degré qu'il eût été impossible de prévoir la célébrité future de ses travaux, l'éclat de son talent et la hauteur du rang scientifique et littéraire auquel il parvint dans la suite. Mais si la fortune l'avait déshérité de ses dons, la nature en revanche lui avait prodigué les siens. Un esprit facile et pénétrant, une mémoire prodigieuse, une volonté plus forte que

(1) Cette notice biographique m'avait été demandée pour une édition complète projetée des œuvres de Pariset.

les obstacles, tel fut le triple levier à l'aide duquel il sut se faire un nom glorieux, cher à tous les médecins éclairés, et dont l'auréole se perpétuera tant qu'il y aura de ces hommes pour qui la justice est une passion et la vérité un besoin.

L'historique de sa vie est assez connu. On sait que Pariset naquit le 5 août 1770, à Grand, petit village des Vosges peu éloigné de Châteauneuf. Ses parents étaient de pauvres artisans, mais ils avaient cette rectitude de jugement et de conscience faite pour donner une excellente éducation domestique, celle qui hâte par les exemples, d'une façon merveilleuse, la maturité sans tuer la jeunesse chez ceux qu'elle forme à la vie. Son père mourut à 80 ans, et lui-même racontait que sa mère dit alors : Mon vieux compagnon est mort, je n'ai plus rien à faire sur la terre, et elle le suivit au bout de vingt-quatre heures. Par un bonheur tout particulier, Pariset, en place de son frère aîné malade, fut envoyé à l'âge de cinq ans chez un de ses oncles, parfumeur à Nantes. Un roulier voulut bien l'accueillir sur sa voiture, dans un panier placé au-dessous ; mais en route il eut un de ses pieds presque écrasé et il souffrit longtemps de cette blessure. A peine arrivé, on l'envoya aux petites écoles. Enfin à onze ans, il devint garçon parfumeur, chargé ou plutôt à son âge surchargé de la partie de l'*emballage* et des commissions. Parmi les chiffons et les paperasses que le pauvre apprenti remuait sans cesse, il aperçut un livre qui n'avait ni commencement ni fin ; c'était un volume de Molière. Pariset le prend, le lit, mais avec un empressement si vif et si curieux, avec une attention si exaltée, qu'il éprouva à peu de chose près ce que Malebranche sentit à la première lecture du *TRAITÉ DE L'HOMME*, par Descartes, il eut des palpitations de cœur, presque des éblouissements ; on eût dit que l'esprit, plein d'une sève précoce et prompte à jaillir, s'était tout à coup éveillé en lui. Aussi le jeune Pariset, fidèle à cette voix inspiratrice, se prit-il à lire jour et nuit, et les meilleurs ouvrages, qu'un de ses camarades, petit clerc d'une paroisse voisine, voulait bien lui prêter. Telle fut la première pierre posée de son avenir et de sa célébrité. Son oncle, excellent homme, frappé de cette aptitude, dit un jour à sa femme : Je vois bien qu'Étienne veut être savant ; eh bien ! qu'il soit un savant ; on envoya donc le petit emballer au collège des Oratoriens, peut-être y reçut-il les leçons du grand révolutionnaire Fouché, alors dans les honneurs obscurs d'un régent de quatrième ou de seconde. Le jeune écolier devint, en effet, savant dans les langues de l'antiquité ; le grec surtout lui plaisait singulièrement, c'est la langue des grands hommes, disait-il ; je m'y abreuve de leurs pensées et de leurs exemples. Peut-être dut-il à cette prédilection ce qu'il eut toujours, cette noble hallucination de l'idéal et de la vertu, la plus belle passion de la jeunesse.

Cependant la révolution éclatait avec violence, le sang coulait, la discorde et la guerre étaient partout ; Pariset, devenu *réquisitionnaire*, partit pour la Vendée, mais il y resta peu de temps. Fut-il combattre ou non parmi les Vendéens ? lui-même ne s'expliquait pas nettement à ce sujet. Toujours est-il qu'il

rédigea la pétition de madame de Bonchamp, et il l'écrivit de manière que le représentant du peuple Pons (de Verdun), le faiseur de petites poésies et l'ordonnateur de mesures révolutionnaires, motiva un rapport favorable d'après les termes mêmes de cette pétition. Parvenu on ne sait comment à se faire réformer, Pariset revint à Nantes et se mit à étudier la médecine. Les blessés abondaient et les secours devenant de plus en plus insuffisants, on réclamait de toutes parts des aides chirurgiens pour les écoles de santé. Pariset concourut et fut envoyé à Paris comme *élève de la patrie* et pensionné de l'État. Mais comment alors était-on pensionné? par un titre et des promesses le plus souvent illusoires; le jeune chirurgien l'éprouva, et cette coupe de malheurs, d'inquiétude et de misère portée à ses lèvres depuis son enfance était loin d'être épuisée; il y restait la lie et elle ne lui fut pas épargnée. Se trouvant à Paris à cette horrible époque de 93 et 94 dont on a dit: « Le crime allait croissant, le sang lavait la boue. » Une disette cruelle et factice se déclara; c'est alors qu'on voyait à la porte de chaque boulanger de longues files de gens affamés, armés de leur carte civique, faisant retentir de toutes parts cet étrange et funèbre cri: *Vive la république! il n'y a pas de pain dans la boutique!* En effet, n'en avait pas qui voulait. Or qu'on juge de la position d'un jeune homme sans fortune, sans appui, sans famille; aussi cette position offrait-elle le dénûment de tout porté au plus haut degré. Pariset souffrit, ainsi qu'un de ses amis, nommé Baudry, toutes les angoisses de la faim. J'étais condamné, disait-il, dans mon réduit obscur au supplice d'Ugolin dans la tour de Pise. Poussés à bout par le malheur, plus d'une fois les deux amis qui s'étaient procuré de l'opium, disaient: Est-ce pour aujourd'hui? sera-ce pour demain? tant l'aiguillon de la misère les pressait de quitter une vie aussi déplorable. Cependant un bon ange apparut tout à coup au pauvre Pariset, c'était un de ses amis, le jeune Riouffe, si célèbre depuis par son ouvrage sur les prisons pendant la terreur, et dont il épousa plus tard la belle-mère. Veux-tu du pain, dit-il à Pariset? — Et sur-le-champ, répondit celui-ci, et de plus quelques vêtements, car placé à la hauteur de l'époque actuelle, à la lettre je suis un vrai *sans-culotte*. — Il s'agit, dit Riouffe, de faire l'éducation de deux enfants; tu auras le vivre, le couvert et trois mille francs d'appointements. A cette proposition, Pariset réfléchit un instant et répond: Non, je volerais leur argent; donne-moi vingt-quatre heures de réflexion. Mais son compagnon de misères l'eut bientôt décidé, et surtout par cette raison: Tu gagneras du pain pour deux. Dès lors Pariset n'hésita plus, et il entra comme précepteur dans l'excellente famille P..., qui sut bientôt l'apprécier, l'aimer et le protéger. C'était un grand pas de fait, et depuis cette époque Pariset gagna dans l'opinion publique; il se fit des amis dans plusieurs classes de la société, notamment chez les gens de lettres, parmi lesquels il sut toujours garder un rang distingué. Toutefois, malgré ses occupations littéraires et préceptoriales, mais surtout après la mort de ses deux élèves, il se livra à l'étude de la médecine qu'il regarda toute sa vie comme la première des sciences et la plus utile

des professions, pour peu qu'on ait le désir de faire le bien pour l'amour de Dieu et par amour de l'humanité. Ce ne fut pourtant qu'à trente-cinq ans qu'il fut reçu docteur en médecine, et sa thèse, qui n'offre rien de remarquable, a pour titre : *DES HÉMORRHAGIES UTÉRINES*. A cet âge, avec le caractère et les habitudes du nouveau médecin, il était difficile de se livrer à la pratique, plus difficile encore de se faire une clientèle. Pariset voulut donc s'ouvrir pour ainsi dire une autre carrière, et il y parvint complètement. Déjà connu par quelques travaux, aidé de plusieurs amis, il fut nommé à différentes époques et successivement membre du conseil de salubrité publique, médecin de Bicêtre, puis successeur de Pinel à la Salpêtrière. Avec la même ardeur qu'il avait fait autrefois une tragédie en cinq actes, *ÉLECTRE*, imitation de Sophocle, il fit des articles dans le *DICTIONNAIRE DES SCIENCES MÉDICALES*, il publia avec des notes une traduction des *APHORISMES D'HIPPOCRATE*, etc. Il espérait aussi de mettre au jour certains ouvrages qu'il composait chaque matin, puis qu'il oubliait le soir, car faire sortir de son cerveau cette Minerve tout armée ne lui fut pas possible.

Pariset, avec la forte éducation des événements et de la nécessité, sans avoir la turbulence malade de la médiocrité ambitieuse, remuait, s'agitait, gagnait de plus en plus dans l'opinion publique, mais ne comptait point encore parmi les célébrités. Très-savamment mondain, très-coquettement érudit, il lui manquait une occasion pour se montrer un médecin de premier ordre. Cette occasion se présenta enfin ; il la saisit avec empressement, et surtout avec un rare discernement. Sur un petit mot que lui écrivit M. Decaze, ministre, dans une séance du conseil des prisons, il accepta la mission d'aller à Cadix étudier la fièvre jaune ; mais quand il arriva, l'épidémie avait cessé. Elle éclata de nouveau à Barcelone en 1821, et Pariset se hâta de s'y rendre avec ses honorables et intrépides amis Bally, François et le jeune Mazet. Personne n'ignore l'admirable zèle que ces médecins déployèrent dans cette terrible circonstance. Que la fièvre jaune soit contagieuse ou non, ils n'en étaient pas moins dans le foyer où elle sévissait avec fureur ; ils n'en respiraient pas moins une atmosphère empoisonnée, et les périls auxquels ils s'exposaient, prouvaient aux yeux de tous, la grandeur de leur dévouement. La mort de l'infortuné Mazet en est d'ailleurs la preuve manifestement douloureuse. Rien de plus touchant que la lettre que Pariset écrivit à ce sujet ; elle eut un grand retentissement en France, et contribua beaucoup à donner à la commission cet éclat, cette consécration du sacrifice qui lui valut plus tard les récompenses de la nation. Pariset était surtout l'objet de l'admiration publique : on citait des fragments de ses lettres, on se communiquait ses mots et ses opinions ; on le regardait comme l'âme, comme le chef inspirateur de la commission, et dans une pièce de vers qui remporta le prix de l'Académie française en 1822, *sur le dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille à Barcelone*, on lisait les vers suivants :

Debout et soutenant ces ruines vivantes,
 L'immortel Pariset, respecté comme un roi,
 Aux douleurs qu'il suspend semble dicter sa loi,
 Assis au bord d'un lit, témoin de ses miracles,
 Audouard en silence écrivait ses oracles (1).

A son retour, Pariset, comme ses collaborateurs, fut comblé d'honneurs et doté par l'État d'une pension viagère. Son nom acquit dès lors un caractère particulier d'illustration dont il manquait. D'ailleurs, comme écrivain élégant sa réputation était faite, et bientôt il obtint celle de bon professeur. Ses cours à l'Athénée, à la Société des bonnes lettres, et plus tard au cercle agricole, méritèrent leur célébrité sous plusieurs rapports. Rien de plus intéressant, de plus attrayant que ces leçons, où l'on voyait une foule empressée. Rapide, élégant, fleuri, Pariset charmait sans cesse l'auditoire; son imagination toujours vive, son esprit toujours varié, ne fatiguaient ni l'oreille ni l'attention : c'était le *sponte fluens eloquium* dans toute sa vérité. La clarté du langage, cet indice sûr de la précision et de la justesse des idées, fut le caractère particulier de son élocution professorale. Son improvisation était si naturelle, si melliflue, qu'on ne pouvait croire qu'il n'y eût rien d'écrit dans ses leçons. Jamais de redites, jamais d'hésitation, tant en lui l'abondance était féconde et forte, tant la pensée lui venait comme toute faite et développée. Bien qu'il laissât sa robe doctorale à la porte, il avait néanmoins pour principe que l'instruction réelle, positive, est la base d'un cours, que le bon sens est une plante dont l'esprit est la fleur; que sans la première, la seconde n'est que de l'apparence, de l'élégant verbiage. Aussi fut-il toujours savant, toujours érudit, sans jamais s'écarter de cette parole lucide, aisée, qui soutient l'intérêt sans l'affadir, et donne à des leçons pleines d'instruction le charme d'une conversation spirituelle.

Mais une circonstance importante fit bientôt connaître toute la valeur scientifique et littéraire de Pariset. L'Académie de médecine fut fondée en 1820, par le roi Louis XVIII. Cette compagnie, représentant l'ancienne Société royale de médecine, l'Académie de chirurgie, et de plus les sections de pharmacie et de vétérinaire, est fondée sur le grand principe de la variété fondue dans l'unité de l'art. C'est aller bien au delà de l'idée de Chirac, dont on a vanté le projet avec tant de raison. Que manquait-il donc à cette Société nouvellement formée? Non-seulement une administration active, intelligente, mais un homme qui pût la représenter dans cette même unité, capable de la vivifier en quelque sorte, de l'animer de son génie, et de transmettre à la postérité l'histoire, la vie, les travaux de ses membres les plus illustres : cet homme fut Pariset : véritablement

(1) Dans une seconde édition, l'auteur supprima les deux derniers vers, d'après la vive et juste réclamation de M. Audouard. Pariset avait d'ailleurs qu'il n'avait point fait de miracles ni écrit d'oracles.

l'Académie de médecine naquit sous une heureuse étoile. Néanmoins la nomination de Pariset fut retardée, difficile même à obtenir, car s'étant plus occupé de philosophie que d'orthodoxie, on lui avait fait une réputation d'homme irrégulier qu'il ne méritait pas. Laënnec, qu'il a si bien loué depuis, fut son adversaire le plus redoutable. Cependant les obstacles s'aplanirent; on fit un compromis, et l'illustre écrivain obtint enfin le titre qu'il désirait. Tous les membres de l'Académie accueillirent avec joie cette nouvelle, car tous pensèrent qu'il n'y avait pas de choix plus flatteur et plus convenable pour la compagnie. Lorsque Cuvier fut nommé secrétaire de l'Académie des sciences, un homme aussi remarquable par la bonté de son cœur que par l'originalité de ses idées et de ses expressions, Dupont (de Nemours), dit en pleine séance : « Enfin nous avons un secrétaire qui sait *lire et écrire*. » Le mot est profond et plein de sens : on peut l'appliquer à Pariset; car lui aussi réunissait au plus haut degré l'art d'écrire avec éloquence et l'art de lire avec un immense talent d'élocution. Dans le recueil de ses éloges, qu'on doit considérer comme son *monumentum ære perennius*, on peut se convaincre de la vérité de cette première assertion, et ceux qui l'ont entendu savent si la seconde n'est pas aussi réelle.

Les éloges de Pariset, tous remarquables, au moins pour le plus grand nombre, ont pour ainsi dire un caractère distinct et qui n'est qu'à lui. Or c'est là précisément ce qu'il y a de plus difficile dans l'art de louer, de jeter des fleurs de rhétorique officielle sur ceux qui ne sont plus, de les placer dans le panthéon scientifique. Fontenelle, Mairan, d'Alembert, Condorcet, Fourier, Vicq-d'Azyr, Cuvier, eurent en effet leur type spécial; Pariset, homme de génie, a aussi le sien, qui consiste dans le talent d'allier aux sciences médicales les plus belles créations de l'esprit et de l'imagination. C'était là le but suprême de l'illustre secrétaire perpétuel, et il y parvint complètement. Mais quand l'oreille a retenti de mots sonores, que les périodes, artistement ajustées, ont fait scintiller d'éclatantes images, la raison et la science trouvent-elles sous cette splendide enveloppe, le miel caché qu'elles y cherchent? On peut répondre hardiment par l'affirmative pour les principaux éloges de Pariset. Et comment en eût-il été autrement? N'avait-il pas reçu de la nature ce vaste savoir, ce jugement perspicace, lumineux, qui fait connaître et revivre les hommes, auxquels touche sa plume, qui dramatise en quelque sorte leur vie et leurs actions, qui fait valoir leurs veilles et leurs travaux? n'avait-il pas en outre ce talent souple et flexible qui passe des détails minutieux aux considérations les plus élevées, ce style élégant, coloré, brillant, qui paraîtrait trop abondant s'il n'était si limpide, si coulant, si rapide? A la vérité, le célèbre écrivain ne prend pas toujours les choses de très-haut; il creuse rarement une question pour arriver aux sources des principes; mais sur le terrain qu'il choisit, on le trouve d'une habileté extrême. Il avait le sens exquis de l'art, c'est-à-dire le talent de trouver la seule expression convenable et parfaitement juste d'une pensée originale, forte ou gracieuse. Aussi trouve-t-on dans ce qu'il écrit, je ne sais quelle plénitude, quelle fécondité, quel

charme qui plaît, qui entraîne, d'autant plus que les idées, les expressions, ont toujours chez lui le mérite d'un à-propos heureux, que ses pensées sur chaque objet sont toujours saillantes, vives et remarquables. Toutes n'ont pas le même poids; mais toutes sont naturelles, et semblent comme l'élan, comme l'effort de la vérité inspirée. C'est là ce qui fait que la plupart de ces éloges sont animés d'une chaleur passant facilement dans l'âme de l'auditeur ou du lecteur; car cette chaleur n'est ni exagérée ni factice: on en voit pour ainsi dire le principe, la source et le foyer.

Ce qui donne encore une grande valeur à ces éloges, ce sont les recherches qu'ils supposent dans celui qui les a écrits. Il y a tel de ces discours que Pariset a travaillé sans relâche plus d'une année. Panégyriste enthousiaste, écrivain chaud et rayonnant, il n'oubliait pas que les faits, les observations, les doctrines constituent réellement la science et ses progrès. Par une heureuse disposition de son esprit, il eut l'érudition patiente que n'ont pas toujours les hommes d'imagination et l'imagination que n'ont pas toujours les érudits. Aussi consultant sans cesse les grands écrivains de tous les temps, qu'à l'exemple de Bolingbroke, il appelait *ses amis défunts*, il savait approprier leurs idées aux travaux des savants qu'il célébrait. Personne, du reste, n'eut plus que lui le dédain du lieu commun emphatique, de l'élégance insupportable, l'élégance sans goût, du faux talent oratoire dont il avait vu tant d'exemples politiques ou scientifiques aux diverses périodes de la révolution. Qu'y a-t-il en effet de plus rebutant, surtout en ce qui concerne la science, que ces phrases pompeuses dont le vide et le bruit provoquent sans cesse l'auditeur ou le lecteur à dire: « Le moindre grain de *sens* ferait mieux mon affaire. » C'est un écueil que l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine sut éviter avec soin et avec bonheur. Il eut aussi le talent de varier la monotonie du panégyrique, talent d'autant plus rare et difficile qu'il s'agit de louer une foule de savants dont les idées, les opinions ont quelquefois varié, dont les vues, les recherches, les systèmes embrassent les sujets les plus différents, tâche épineuse pour celui qui est obligé de les rappeler et surtout de les apprécier, de leur assigner un rang, d'en estimer la valeur dans le trésor de la science.

Toutefois, il faut avouer que tous les éloges de Pariset ne doivent pas être placés sur la même ligne de supériorité, sans cesser néanmoins d'être éloquentes et attachants. Loin de nous le désir d'entrer dans la critique d'obscurs et insipides détails. On peut dire cependant qu'il est tel de ces éloges où l'appréciation des doctrines manque d'ampleur et de profondeur, où le savant n'est pas connu dans cette mesure de personnalité, d'intimité qui appartient à l'histoire de la science. On peut dire encore, sans une excessive rigueur, que le panégyriste met parfois trop d'esprit pour habiller la vérité, trop de clinquant pour la parer. Toujours vif et chaleureux, il semble comme séduit, comme emporté par une sorte de pétulance lyrique. Admettons que la manière fine, sobre et contenue de Fontenelle ne soit plus de notre temps, il n'en est pas moins vrai que quelque-

fois, chez Pariset, la précision, la solidité dogmatiques sont sacrifiées à l'éclat, à la métaphore saisissante. Toutes les grâces chastes et sévères du style scientifique, grâces dont le charme est éternel parce qu'il est fondé sur le vrai, sont cachées sous un brocart de style éclatant et pompeux, ce qui a fait dire de plus d'un de ces éloges que ce n'était qu'un *soufflé* académique. Ce jugement, toutefois, nous semble frappé d'injustice; si Pariset manque parfois de cette haute gravité, caractère inhérent à tout ce qui tient à notre science, plus souvent encore il satisfait le lecteur par le goût exquis de son élocution, par la mesure, la beauté, la netteté des pensées, par l'élévation sans effort, l'éclat et la vivacité des images, enfin, par cet ensemble de qualités supérieures dont la réunion n'appartient qu'aux maîtres. Cela est tellement vrai que, s'étant mis plusieurs fois sur les rangs pour l'Académie française, personne ne lui contestait ses titres, pour le moins d'une égale valeur à ceux de Vicq-d'Azyr, qui fut membre de cette célèbre compagnie. Du reste, Pariset avouait parfois, et sans difficulté, les quelques défauts de sa manière. Sans doute, le flatteur, le doux, l'orgueilleux et éternel serpent de l'amour-propre agissait en lui comme sur tous les cœurs, principalement sur celui des artistes, qui ont de l'âme et de l'élan. Pariset plaçait très-haut ses écrits, et il disait avec la plus admirable naïveté : « Je compte bien passer de la *perpétuité* à l'*immortalité*. » Mais enfin il écoutait les conseils qu'on lui donnait, et il savait s'y conformer. En homme supérieur qu'une critique bienveillante aiguillonne plutôt qu'elle n'afflige, écoutant volontiers des amis *prompts à le censurer*, il changeait, modifiait plusieurs parties de ses éloges, selon les avis qu'il recevait, mais qu'il pesait dans le fond de sa conscience (1). Sa modestie n'était point cette humilité feinte et grimacière, calcul intéressé d'un mérite qui se rabaisse pour qu'on l'exhausse. Il cherchait autant que possible la perfection; personne ne l'ignorait; aussi, quand il prononçait un de ses discours, le public accourait en foule; on était avide de l'entendre, et longtemps à l'avance l'attention publique lui était acquise.

Non-seulement, en effet, les éloges de l'illustre secrétaire perpétuel étaient remplis de ce charme de style qu'il possédait au plus haut degré, mais il savait les prononcer avec le plus attachant prestige. Quiconque n'a pas vu Pariset dans

(1) J'ai sous les yeux l'*autographe* d'une lettre qu'il adressa dans ce sens au conseil d'administration de l'Académie de médecine; la voici; elle peint d'ailleurs un des côtés de son caractère :

« Amis et très-honorés confrères, j'ai fait un monstre que j'étouffe, et je crée de nouveau : je suis enrhumé; je ne sors pas de la semaine; j'aurai fini samedi. Priez pour moi; aimez-moi, car je ne vis que de bienveillance et de bonté. J'ai eu cette nuit une hémorragie nasale qui m'a beaucoup affaibli. A vos pieds.

« E. PARISSET, ce 25 novembre 1844. »

le temps où son talent était à toute sa hauteur, n'a pas l'idée de l'orateur parfait, *dicendi peritus*. Le timbre clair et plein de sa voix, cette voix douce, sonore, modulée, où l'accent de l'âme se faisait sentir, frappait tout d'abord et agréablement l'oreille ; puis venait l'animation mimique et pourtant modérée qui soutient et colore la pensée, l'habileté profonde de savoir à propos élever, baisser, ménager sa parole, accentuer le mot, varier l'intonation, presser la phrase ou la ralentir, disposer avec soin la saillie du trait final, presque toujours suivi d'applaudissements : tels furent les moyens qu'il employa avec un tact parfait, avec un discernement exquis. Et qu'on ne croie pas que ces dernières expressions soient exagérées : nullement, car la manière de Pariset n'avait rien d'affecté, rien d'émphatique. Son art était si consommé qu'il semblait tout à fait naturel, facile et comme d'instinct, sans trop solliciter l'applaudissement et quêter le bravo. Aussi portait-il dans les esprits la conviction, la persuasion, l'assentiment les plus complets à toutes ses assertions, et nul n'a mieux prouvé que l'éloquence, comme on l'a dit, est tout à la fois une *force* et une *lumière*. Avouons pourtant qu'il ne fut pas toujours aussi heureux, notamment dans les derniers temps. Sa voix devint sans éclat et sans mordant ; le souffle de l'inspiration, cette verve, ce coloris, cet entrain qui le caractérisaient, semblèrent défailir jusqu'à un certain point, bien qu'il fût toujours vif, élégant, fleuri, et un éloquent *dupeur d'oreilles*. Pariset, comme tous les artistes, eut son bon temps et son éclat. Était-ce réellement l'effet des progrès de l'âge ? Était-ce lassitude de ce rude métier de louangeur officiel, car il se disait condamné aux travaux forcés d'un panégyrique continu ? Et pourtant, même dans les derniers temps de sa vie, il eut de brillants retours, et jamais il ne fut médiocre. Son style conserva un tel prestige qu'on oubliait, comme autrefois, le fond austère et scientifique de ses discours pour ne se souvenir que des grâces de la forme et du charme pittoresque des images. Son débit même, à l'aide de quelques moyens tenant à la prothèse, n'avait pas tellement baissé que le mot de Desgenettes, de caustique mémoire, « Pariset a très-bien fait et même *très-bien joué* son discours, » ne lui fût encore applicable.

Mais ce n'était pas seulement dans les éloges de cérémonie académique que Pariset faisait briller les éminentes qualités de son esprit ; on les retrouvait aussi dans les petits discours que, d'après une pieuse et noble coutume, il prononçait sur la tombe des membres de l'Académie, et qu'à l'imitation de Vicq-d'Azyr, il appelait ses *Toussaint*. Rien de plus fini, de plus gracieusement écrit et pensé que quelques-uns de ces discours, qu'il prodiguait volontiers, et qu'on aimait à entendre. Non-seulement la trame chatoyante de son style s'y faisait remarquer, mais on y sentait comme l'élan du cœur, comme l'explosion d'un sentiment profondément triste qu'il épanchait au sein de ses collègues et qui toujours trouvait de l'écho ; car Pariset, très-sensible lui-même, savait faire vibrer certaines cordes de l'âme qui ne résonnent que dans de graves circonstances.

Cette sensibilité exquise et remarquable de l'illustre écrivain tenait profondément à sa manière d'être, en un mot à son caractère. Tous ceux qui l'ont connu savent que

ce caractère était essentiellement bon, mais, il est permis de le dire, sans tenue, sans consistance (1). Esprit spontané, mobile, variable, grave, sérieux, léger, allant de lumière en lumière comme le papillon, on pouvait considérer son caractère comme le reflet de ces qualités; presque toujours c'était le faisceau délié, c'était l'onde agitée et mobile, c'était la *rose des vents*. Esclave du moment, de la circonstance, du temps qu'il faisait, de l'homme à qui il parlait, de l'état actuel de sa santé, Pariset présentait un caractère parfois si fluant, si glissant, qu'on ne savait par où le prendre. Se laissant aller à tous les souffles de l'enthousiasme, on trouvait en lui une disposition éminemment facile à admirer, à s'indigner, à compatir, à sourire, à pleurer. Il était d'ailleurs si bienveillant qu'il promettait toujours, qu'il promettait à tous, et j'ajoute qu'il promettait sincèrement, car il dédaignait cette apparence de bonté, cette hypocrisie de bon cœur, de bonhomie si communes aujourd'hui, et jamais sa plume n'a trempé dans l'eau bourbeuse et caustique de l'envie. On l'entendait répéter : « Il y a de *sales recoins dans le cœur humain*, mais je n'en suis pas moins le prochain de tout le monde, et me voilà prêt à obliger. » Malheureusement l'exécution ne répondait pas toujours aux offres et aux promesses, car deux conditions manquaient : la première, se rappeler ces promesses, la seconde, une certaine persévérance dans les moyens d'atteindre le but. Pariset avait certainement l'enthousiasme du sacrifice : dans un moment donné, il eût sacrifié sa vie pour un ami; il a même fait secrètement de belles actions, mais par élan, par excitation de sentiment, plus rarement par une combinaison, une suite d'actions et de procédés. Paresseux avec bonheur, sans souci avec délices, flâneur de la science, il savait de tout, sans beaucoup approfondir, et sous ce rapport, il paraissait incomplet. On disait de lui : « C'est un homme qui s'est échappé des mains de la nature sans lui laisser le temps de l'achever. » Ce que Pariset détestait le plus, c'était la mielleuse malignité, la finesse madrée, ou bien, selon ses expressions, les airs de Matamore avec les expédients de Scapin. Amène, affable, gracieux dans la vie privée, avec ses confrères, qu'il tutoyait toujours, jamais malgré sa haute position, il ne conçut l'idée de se faire l'autocrate ou le despote de l'Académie. Cette Société était pour lui comme une réunion d'amis, comme une seconde famille. Quoique Pariset fût parfois violent et emporté, il est facile de penser qu'avec son caractère jamais il n'a conçu, et nourri bien moins encore, de ces haines intimes qui, pendant de longues années, remplissent le cœur de colère et de fiel. J'ai déjà remarqué que, sachant tout ce que Laennec avait fait auprès du ministre pour l'empêcher d'être secrétaire perpétuel de l'Académie, il n'en a pas moins fait un magnifique éloge de ce médecin. Chervin est peut-être le seul homme pour qui il éprouva une insurmontable aversion. Cela devait être : Quel accord, quel rapprochement pouvaient

(1) « On ne peint pas les hommes quand on les peint sans faiblesse. »

(D'ALEMBERT.)

exister entre deux hommes de vues, d'esprit, d'opinions, de tempérament si opposés ; entre deux médecins dont l'un disait, en parlant de la fièvre jaune : « Croire à la contagion, c'est mentir à la science, à la nature, » tandis que l'autre affirmait que « nier la contagion, c'était nier Dieu ? »

Pariset aimait et recherchait les honneurs, les places, les dignités, et quel homme est assez stoïque pour n'être pas atteint de cette infirmité morale ? Mais le célèbre écrivain y mettait une mesure dictée par l'honneur et la prudence ; jamais il ne montra cette ambition souffrante et affamée qui, sans scrupule, marche à son but par toute espèce de moyens. Je veux bien, disait-il, avoir ma part du *gâteau de Cerbère*, mais je ne veux pas qu'elle soit salie ; puis il ajoutait, dans son langage énergique et pittoresque : Anathème à ceux qui diraient m'avoir vu parmi ces adorateurs de la fortune qui ont toujours le dos courbé, une main pleine et l'autre ouverte.

Quoiqu'il eût une instruction aussi variée que profonde, le caractère même de ses facultés intellectuelles fit que tout ce qui tenait à la science austère, au matériel qu'elle comporte nécessairement, lui était antipathique ; sa répugnance pour ouvrir lui-même des cadavres était invincible, tout au plus pouvait-il en supporter la vue. Il avait à cet égard un procédé particulier quand il était médecin à Bicêtre. Lorsque l'un de ses malades succombait, il engageait un chirurgien ou quelque élève habile à en faire l'ouverture ; quant à lui, il se tenait dans l'éloignement, ayant pris la précaution de placer de distance en distance des élèves qui, de proche en proche et vocalement, lui transmettaient le résultat des observations faites sur le cadavre ; c'est là ce qu'il appelait faire des recherches d'anatomie pathologique *par voie télégraphique*. Mais l'effet le plus fâcheux de la mobilité de son caractère, c'est qu'il ne put jamais écrire un ouvrage de quelque étendue ; en arranger le plan, en ordonner les parties, en concevoir l'ensemble et les détails pour marcher avec constance vers un fait capital, ou une vérité de haute portée, était au-dessus de ses forces. On ferait une longue liste des ouvrages qu'il a projetés, ébauchés, esquissés, et une plus longue encore de ceux qu'il avait dans la tête, preuve évidente, comme dit Montaigne, « que le travail est à l'*accouchement* et non à la *conception*. » Du reste, si sa philosophie scientifique n'ouvrait pas de larges horizons, sa philosophie morale tendait toujours à la bonté, à l'indulgence, bien que sa vie se soit écoulée dans le milieu d'une société ardente et passionnée et qu'il eût l'opinion que le diable dort au fond de toute argile humaine. Cependant, quoiqu'il eût vu beaucoup de monde, comme Diogène, il déclarait n'avoir pas encore découvert un homme ; bien plus, il disait que, s'étudiant lui-même, il n'avait jamais été content de ce livre vivant qui s'appelait *Pariset*. Mais s'était-il bien connu lui-même ? Mais son esprit capricieux, léger, à mille facettes, lui permettait-il de pénétrer au fond de sa conscience et de lui révéler le Pariset réel, le Pariset tout entier avec ses légers défauts et ses grandes qualités ? Il est permis d'en douter.

Pour le bien connaître, il fallait surtout l'étudier dans la conversation ; or peu

d'hommes l'ont égalé à cet égard, car sa riche et pétulante imagination s'y développait à loisir et en entier : le talent d'aiguiser les idées par le contraste des mots, l'amabilité de l'entrain, l'art de lancer le trait, la rapide vivacité de la saillie, en faisaient les caractères principaux, et révélaient toutes les fantaisies d'un esprit fin, mobile, étincelant. A peu d'exceptions près, on remarquait en lui un enjouement de bon goût, qui parfois laissait entrevoir, par de soudaines échappées, un fond de désabusement et de tristesse. On était toujours surpris de la variété des sujets dont il parlait; passant tour à tour des objets les plus élevés, où il découvrait d'éblouissants points de vue, sur l'âme, sur l'éternité, à des choses d'un comique ou sérieux ou grotesque, il savait toujours plaire et captiver l'attention. D'autres fois, il soutenait des paradoxes étranges, ou de ces vérités vulgaires qu'il rajeunissait par le piquant, par l'originalité de l'expression. Quoique railleur, disons à sa louange qu'il n'était ni caustique, ni disposé à livrer un confrère publiquement au ridicule; il avait ce degré de malice, cette fine pointe d'épigrammes qui rend la plaisanterie piquante, sans la rendre blessante. Quelquefois, néanmoins, il se laissait emporter aux opinions dominantes des sociétés qu'il voyait habituellement. On sait que, se trouvant dans une réunion où il était de bon ton de nier l'existence d'une cause première et suprême, Pariset garda le silence. Bientôt on le railla sur ses sentiments religieux, qu'on assimilait comme à l'ordinaire au bigotisme. Mais Pariset, distrait et étourdi, prenant tout à coup la parole, s'écrie : Eh bien! messieurs, vous vous trompez, *je suis athée.... comme il n'y a qu'un Dieu*. Ce mot, échappé à sa conscience, comme à la vérité, et qu'il n'a pas désavoué, fit fortune dans le monde. et Pariset fut jugé sous différents rapports. Malheureusement cette plaisanterie, commentée dans un sens peu favorable, faillit lui devenir fatale quand il sollicita plusieurs emplois, et notamment la place de secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine.

Presque toujours il conserva cette sorte d'intempérance, de feu, d'élan, et les années n'y apportèrent que peu de changement. Dussaux, le célèbre critique du JOURNAL DES DÉBATS, avec lequel il était lié, répétait qu'il ne voulait vivre que pour le voir vieux. Eh bien! ce vœu ne pouvait être accompli; sous le rapport moral, Pariset fut toujours jeune, toujours il eut quelque chose de cette force exagérée et illusoire qui caractérise la première saison de la vie. Son activité, sa vivacité, la merveilleuse et inépuisable fécondité de son esprit, se continuèrent jusque dans ses dernières années. Quoique son intelligence n'eût peut-être pas son ardente et pleine verdure, au premier abord il était difficile de s'en apercevoir; une gaieté si vraie, si jeune, si naïve et pourtant si gracieuse, les saillies de cet esprit qui vient naturellement, sans effort, sans qu'on y pense, sans qu'on le cherche, étaient si fréquentes qu'on oubliait aussitôt et son âge et ses rides. A la moindre excitation, l'homme d'autrefois brillait et reparaissait. Nul d'ailleurs ne savait mieux que lui l'art d'émettre ses idées, de donner de la valeur à ce qu'il disait par ses gestes, par son accent, par l'expression entière de sa personne.

L'instinct scénique se révélait de toutes parts chez Pariset ; il est certain que s'il eût suivi la carrière dramatique, il aurait égalé, sinon surpassé Préville ; la nature, sous ce rapport comme sous tant d'autres, l'avait comblé de ses dons. Une mémoire prodigieuse, une vive sensibilité, un esprit éminemment flexible, l'art de saisir le ridicule et de le représenter, un masque de physionomie pour ainsi dire typique, c'est-à-dire rieur, sérieux, mobile, expressif, peignant en artiste consommé les nuances les plus variées du sentiment et de la pensée, tout démontrait qu'il était doué de la perception comique la plus vive, la plus pénétrante, d'une verve et d'un talent mimiques fort rares. Qui de nous ne l'a vu dans une scène, où il excellait comme modèle aristophanesque, se moquer de la phrénologie, plaisanterie mise en action, mais dans le fond satirique et amère, faisant rire Gall lui-même, mais non cordialement, car le parodiste blessait vivement le systématique.

En voyant Pariset, rien n'est plus vrai que sa constitution extérieure, physique, n'annonçait en aucune manière cette imagination ardente, ce feu d'esprit qui étaient à vrai dire l'essence même de sa nature. Mais si la stature médiocre, si la largeur des épaules, si des membres vigoureux, révélaient peut-être l'ancien garçon parfumeur, sa figure, dans son expressive mobilité, caractérisait bientôt l'orateur, le poète, le philosophe, l'observateur et le peintre éloquent des hommes célèbres dans la science. On le sait, la nature ne donne que les traits, l'âme seule fait la physionomie, et ce principe était surtout applicable à Pariset. Aucun de ses traits n'était remarquable, et leur ensemble composait une physionomie qui frappait d'abord, surtout quand il était excité par un sentiment vif ; ajoutons un esprit qui, passant à tout moment sur cette physionomie, y peignait aussitôt tout ce qu'il sentait, et qui la rendait aussi animée, aussi vive, aussi mobile, aussi sérieuse, aussi gaie, aussi originale qu'il l'était lui-même. Toutefois son imagination le dominait tellement qu'il semblait toujours agité, même dans les situations les plus ordinaires ; pour lui, mouvement et vie étaient absolument synonymes ; à la lettre, il ne pouvait rester en place. Lorsque madame G... fit son portrait en 1846, cette aimable dame, malgré ses instances et sa patience, ne put obtenir de lui qu'il posât quelque temps, la singulière mobilité de cet enfant de soixante-seize ans s'y opposa constamment, et néanmoins sa vie intime, sa vie privée fut égale et régulière. Dans la triste mêlée sociale du temps où il vécut, il passa presque comme inaperçu des grands et des puissants du jour ; jamais il ne voulut descendre des hauteurs de la science dans l'arène des passions politiques ; il se contenta de voir, d'observer, de méditer. Dans l'étude des hommes, une chose très-rare, c'est de conserver en vieillissant la bienveillance avec la triste clairvoyance qu'on obtient, et néanmoins l'illustre secrétaire de l'Académie de médecine ne varia jamais dans la ligne qu'il s'était tracée à cet égard. Il avait d'ailleurs adopté cet excellent principe quand il est question des hommes, c'est qu'il ne faut ni les surfaire, ni les exagérer, ni les maudire, ni les adorer. Un grand poète a dit :

« Ce que nous avons fait, tôt ou tard nous raconte. »

Pariset n'eut rien à redouter sous ce rapport : ses actions le racontaient tel qu'il était en effet, toujours bon, toujours serviable autant qu'il le pouvait. Tous les hommes distingués de son temps obtinrent ses hommages et ses respects. Ce fut lui qui paya de ses deniers la modeste pierre qui a recouvert si longtemps les restes de Bichat, au cimetière Sainte-Catherine, indication précieuse dans suite pour reconnaître le lieu de sépulture de ce grand physiologiste. Ainsi tout occupé de ses travaux actuels, de ses travaux projetés, d'art, de science, de réalités et d'espérances, livré au sentiment d'une vive amitié, jouissant d'une belle position, d'une considération justement acquise, Pariset eut tout le bonheur que cette vie peut donner ; à vrai dire ce fut un des types les plus vrais et les plus heureux du médecin philosophe.

Cependant les années s'accumulèrent ; Pariset résista longtemps, mais enfin il s'affaiblit, il se courba, et, selon son expression, il se précipitait dans la vieillesse. Mais comme son intelligence conservait encore une étonnante vigueur, il continua ses travaux, se hâta d'écrire un éloge qu'il voulait prononcer à la fin de l'année ; il fit même une ode sur le sujet de prix que l'Académie française avait mise au concours, *la découverte de la vapeur*. Bientôt ses forces le trahirent, de graves accidents se déclarèrent, et faisant du regard un tendre et dernier adieu à ses amis, il expira le 3 juillet 1847 ; comme le juste, il s'endormit dans la mort en rêvant sans cesse aux joies du réveil.

Si jamais des regrets sincères éclatèrent à la mort d'un homme de bien, d'un homme d'un rare esprit, ce furent certainement ceux du monde savant en apprenant la fin de l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine ; mais sa mémoire, son nom, ses titres à la célébrité se conserveront dans ses écrits. Est-il rien, en effet, de plus consolant que cette longévité, cette impérissable jeunesse des belles œuvres de l'esprit ? Pour être tout à fait fidèle à la vérité historique, avouons encore que Pariset n'a peut-être pas fait tout ce qu'il était capable de faire, en raison de son immense savoir et de sa haute intelligence ; son imagination trop vive, trop ardente, trop mobile, embrassait sans doute trop d'objets à la fois ; souvent il manqua de persévérance, surtout de cette forte attention qui pénètre, qui touche le fond des choses. Mais à qui est-il donné de réunir toutes les qualités de l'esprit et au même degré de supériorité ? Selon l'opinion d'un penseur célèbre : quelque légèreté entre toujours dans les natures excellentes, et comme elles ont des ailes pour s'élever, elles en ont aussi pour s'égarer.

R. P.